



PREMIÈRE VEILLÉE

PREMIÈRE PAUSE

Les frères Grange de Chenerailles, le Matelot et l'Américain. — La maison au milieu des bois.

C'était, dit la vieille, au temps du grand Napoléon, et quand on commença de faire la guerre en Espagne. Anciennement les Espagnols venaient avec des mules chercher en nos pays les pierres d'évêque, ces pierres violettes qu'on trouve dans les mines du Vernet-la-Varenne. Une année, même, comme ces marchands avaient été arrêtés et dépouillés sur les chemins, les gens du Vernet s'offrirent à travailler pour eux aux carrières sur parole, les nourrirent et leur avancèrent au départ ce qu'il fallait pour la route. Les Espagnols surent d'ailleurs reconnaître le procédé et firent passer sans manquer les sommes dues à ces pauvres gens.

Puis les Auvergnats avaient pris cette branche de commerce.

Un nommé Grange, qui habitait Chenerailles, dans la paroisse de Doranges, faisait une fois l'an le voyage de Catalogne. Mais il se vit alors contraint d'y renoncer. Cela ne valait plus rien pour un Français de se promener sur ces catalans de chemins. Du reste, ses pierres d'Auvergne n'y étaient plus de défaite.

Surtout cela. Jean-Pierre Grange était un homme épais de charnure et d'os, qui ne craignait guère quelque balle de plomb s'il y avait du bon argent à gagner. Un vrai sans peur, bougon, rude, entêté, ayant la colère chaude, et violent dans ses emportements. Les favoris noirs, surnommés en ce temps-là nageoires, qui lui mangeaient la face, faisaient peut-être la moitié de sa réputation. En tout cas, un Auvergnat renforcé, au crâne droit de pente jusqu'à la nuque, aux oreilles cramoisies et craquées d'engelures, aux joues fouettées d'une résille de sang, qui disaient assez les bons dîners d'auberge. Mais par-dessus ce vermeil, le hâle avait tanné son cuir. Grange avait trafiqué autrefois dans les pays du soleil. De ses navigations, il avait même rapporté l'habitude de fumer comme les gens de marine.

Ambert était alors une ville marchande où l'on fabriquait de l'éta mine à pavillons pour flammes et banderoles de vaisseau, de la toile à voiles, des lacets et des rubans de fil, des jarrettières, des galons, des épingles, du papier, des jeux de cartes... Jean-Pierre Grange allait vendre au loin tout cela avec les pierres d'évêque, et achetait à la foire de Beaucaire, selon l'occasion, des fatences ou des indiennes à revendre en demi-gros.

Tout bien vu, moins marchand que commissionnaire. Il n'avait jamais cessé d'habiter le domaine de Chenerailles au milieu des bois, et sa mise, hormis le gilet carré de velours à raies jaunes et brunes, tenait encore du paysan : la culotte et la veste en gros drap bleu, puis, en temps de froidures, le surtout de burelle grise. Avec cela de vieilles guêtres en fort coutil, éraillées par les ronces, et, pendant à son poignet, le bâton d'épine qu'il avait lui-même moucheté au feu. (En soufflant par un tuyau de pipe, on darde la flamme d'une chandelle et on lui fait mordre le bois.)

Ces Grange s'étaient poussés petit à petit. Le dicton ne court pas d'hier :

*La meilleure maison d'Auvargne
L'est devenue par l'épargne.*

Le grand-père avait été un simple paysan sans grands moyens qui, à force de se lever tôt et de se coucher tard, et de se plaindre même un verre de vin, avait empilé écu sur écu.

Le père était « entré gendre » chez un marchand de bois à Chenerailles, il avait pris et la fille et la suite. Il y a, dans ces forêts, les plus beaux sapins du monde, hauts de cent pieds et aussi droits qu'un jonc. La marine du Roi se réservait par privilège ceux qui

étaient à sa convenance comme mâts de navire. On les faisait charroyer jusqu'à Jumeaux où l'Allier se trouvait flottable...

Celui-là avait mis de la paille dans ses sabots. Les fils mirent du foin dans leurs bottes. L'aîné, Jérôme, partit pour les îles de l'Amérique et y réussit si bien qu'il s'associa le cadet, ce Jean-Pierre, de Chenerailles, pour que l'autre, du pays, lui envoyât des marchandises.

Jean-Pierre s'était marié presque richement à Saint-Amand-Roches-Savine. Il traversa la révolution et les temps calamiteux qui suivirent sans faire une grande fortune, — il n'avait pas assez d'éveil, de hardiesse d'esprit, — mais aussi sans misère. Il acheta par-ci par-là quelques biens nationaux, deux ou trois bois d'émigrés, pour s'arrondir ; en y allant retenu.

L'aîné, à Saint-Domingue ou à la Guadeloupe, avait eu la dent plus longue. Un de ces Auvergnats qui savent crocher dans le morceau, et avoir encore l'œil et la dent prêts à ce qui pourrait venir. Comme ce Turlonias qui partit de Marat bien petit compagnon, colporteur, marchand de rubans de fil : à Rome, il trouva moyen d'entrer dans les affaires, acheta des terrains, dessécha des marais, devint riche à millions, riche à mort, prince Torlonia et l'un des puissants de ce monde. Et ces Torlonias ont tenu à demeurer en bonnes relations avec les Turlonias d'Auvergne. Qui voudrait douter de la vérité, n'a qu'à s'en informer auprès d'un des arrière-neveux, le marchand de fromages qui habite au foirail d'Ambert et touche si bien de la vielle.

Jérôme Grange ne revint à Chenerailles qu'après la mort du père, pour le partage. Il voulut que la maison restât indivise. Les bois allaient à Jean-Pierre, qui, coupé de l'Espagne par la guerre, préféra les faire valoir et renoncer à son état de marchand. Il eut à payer à son frère une bonne somme dont il s'acquitta pour une part en écus de six livres et en napoléons neufs, pour l'autre en effets de commerce. Effets que l'Américain n'accepta qu'en prenant un escompte de huit du cent.

Ces règlements se conclurent pourtant sans grandes contestations. Et Jérôme Grange dicta devant quatre témoins, chez le notaire d'Ambert où se faisaient leurs affaires, un testament par lequel il léguait son avoir à ses nièces, — Anne-Marie et Pauline. Il disait qu'on ne sait ni qui vit ni qui meurt et qu'en ce climat des Îles, un homme est vite emballé. Peut-être, étant dur et colère plus encore que son frère, s'était-il fait certains ennemis. Et là-bas, au milieu de ces nègres, d'une poignée d'herbes ou d'une pincée de poudre, celui qui vous en veut a beau jeu pour vous expédier au cimetière.

Jérôme Grange devait déjà se sentir menacé, mais il n'en soufflait

mot. C'était un grand maigre, sec comme un échalas, jaune de teint jusque dans le blanc des yeux, et qui demeurait secret, fermé, bouclé, cadennassé. Pour le testament, il déclara sans plus au notaire : « Voilà. Si j'ai deux cent mille francs, chacune des petites en aura cent mille. Et si c'est deux millions, eh bien ! un million chacune. »

Jean-Pierre, — qu'on appelait parfois le Matelot et à l'ordinaire Grange, bien que ce nom revînt plutôt à l'aîné, mais quoi, c'était le jeune qui était resté au pays, — aurait mis plus d'ostentation en son fait. Un jour, dans une auberge d'Arlanc, il dit qu'il ne se laisserait pas couper le cou pour trente mille écus. Et il se flattait à l'occasion que, lorsque ses filles se marieraient, il leur ferait un chemin de la mairie à l'église en pièces de cent sous.

Tout se sait. Le partage, l'escompte à huit du cent, et surtout le testament avec le mot de Jérôme Grange sur les deux millions, il ne faut pas demander si cela fit gloser. On en parla jusque dans les diligences sur les routes de Clermont et du Puy.

On contait que l'Américain avait amassé des mille et des mille, non seulement par son négoce, mais par la finance. Qu'il était en secret bailleur de fonds d'un particulier du Velay qui faisait la banque à Saint-Domingue. Les envieux ne manquent pas, Dieu sait, à qui réussit dans ses affaires. Si l'on ne dit rien alors de la probité des Grange, c'est qu'il n'y avait rien à en dire.

Jérôme, après trois mois de Chenerailles, repartit pour les Iles. Jean-Pierre resta seul sur le domaine avec sa femme et ses petites, sans parler des servantes et du valet. Ils habitaient un long, vieux bâtiment, plutôt métairie que maison de maître. Sous un toit plat soutenu de potences, cette maison des sept portes, comme on la surnommait, était toute de granit sans mortier, percée de petites fenêtres à barreaux de fer. Avec son escalier de pierre crevassé, creusé d'usure, à rampe d'un pied de large, son palier carré ceint d'un parapet, ses contreforts où poussaient des fougères et de la gueule-de-loup, elle avait quelque air de forteresse. En bas, les étables, la remise, les loges à porc, la grange ; à l'étage, le logis, la fenièrre, les greniers où des pignoles, des pommes de pin, séchaient sur des planches posées en balcon.

Au milieu des bois, le chemin tombait dans une clairière où des roches grises saillaient, pareilles à des dos de vaches couchées là à ruminer cette pauvre herbe. A l'autre bout, on voyait la bâtisse, ses hangars, ses chars, ses fagotiers, ses brasses de bois empilées sous des tignasses de genêts secs. Le coin demeurait passablement désert. Un chat-huant miaulait, une buse criait. Et toujours, comme le

bruit au cœur des bois d'un torrent dévalant, le vent sifflait, là-bas, sous le ciel de frimas, dans la branche noire des sapins.

Ce fut en cette maison des sept portes qu'advint, vers Pâques, l'aventure terrible d'où s'ensuivirent tant de malheurs.

DEUXIÈME PAUSE

Les forêts de ces quartiers-là. — L'aventure de la vieille servante. — La louée au Pialou d'Arlanc. — Comment on était forcé de laisser seuls le valet et la petite.

Elles n'ont rien de trop gai, les forêts qui s'en vont sur ces plateaux, du côté de la Chaise-Dieu. Des sapins, des sapins, des sapins, jamais une âme. Les chemins sablonneux s'enfoncent de salle obscure en salle obscure, parmi la mousse et la fougère, sous ces grandes rames balançantes. Les grappes du sureau rouge tirent l'œil, ou bien quelque pied de digitale pourprée. Il y a des endroits où le soleil semble n'avoir point percé depuis des mondes d'années : c'est sombre, c'est noir, c'est la mort. Une forêt comme celle de la complainte de sainte Geneviève de Brabant, où des ermites peuvent vivre solitaires et qu'on imagine pleine de loups, de renards, de blaireaux. A dix pas, sait-on ce qui se cache derrière ces fûts gercés des arbres où la résine met des traînées de suif ? Tout remue, mais remue à peine. Tout est silence, mais un silence traversé de vingt bruits menus. Une belette qui se sauve, un souffle de vent dans la feuille des houx, une fontaine qui s'égoutte derrière la roche. Et lorsque le sentier monte en tournant sous le couvert, à travers les masses de pierres détachées, dans le désordre des sapins penchés sur leurs nœuds de racines, on croirait aller vers des cavernes de faux monnayeurs et de brigands. Pas une âme, et pourtant il semble que quelqu'un soit tapi par là en embuscade. Il faut avoir l'esprit bien fort pour ne pas se laisser gagner par la peur.

Or, ceux qui sont nés dans ces cantons les préfèrent aux plus beaux endroits de la terre. Jérôme Grange entendait bien y revenir sitôt fortune faite, et son cadet n'avait jamais quitté sans regret ces pays, même pour ceux où le ciel est bleu comme un vitrail et où les orangers portent en toute saison des fleurs, des feuilles et des pommes d'oranges. C'était son goût de voir pousser les sapins et de jardiner dans ces bois, élégant, plantant; faisant abattre les

arbres qui dépérissent ou qui gênent la croissance des voisins, comme une dame peut jardiner en son jardin bouquetier. Ceux qui ne connaissent point cette vie de propriétaire forestier ne peuvent savoir quel plaisir et quel bien c'est là. « S'il n'y a point de bois là-haut, déclarait Jean-Pierre Grange, je dis que mon pauvre père quitte le Paradis pour revenir dans les siens. »

Et certainement, il n'aurait jamais, lui, déserté Chenerailles sans le malheur de son Anne-Marie.

Les Grange avaient deux servantes. La vieille, une bonne femme dans les soixante-quinze ans, vers la mi-février, tomba soudainement malade.

Un soir, comme elle était allée au bourg et revenait à travers bois, s'abattit sur le pays une sorte de brouillard. Elle marchait vite, tête basse à la bise, disant le chapelet sous sa grande cape de serge rapiécée, quand, devinant quelque chose devant elle, elle releva les yeux : une forme humaine était là, debout et droite dans la sente, et cette forme lui tendait la main ; si bien qu'elle, tout étourdie, avança pareillement la sienne. Mais alors le fantôme se changea en un poulain rouge qui partit au galop sous les arbres.

Ce fut ce que rapporta la vieille. Après cela, sans plus savoir où elle en était, elle s'était sauvée droit devant elle, s'entravant dans ses sabots. Le brouillard l'avait égarée et elle n'était rentrée qu'à la nuit, trempée de sueur, ne tenant plus sur ses jambes.

Le lendemain, elle tremblait la fièvre et gémissait, recroquevillée entre ses draps.

La maîtresse était une femme toute de cœur sous des dehors silencieux, paisibles ; des yeux lents, mais qui allaient droit, la bouche un peu triste et bonne ; un air enfin de calme et de règle qui gardait quelque chose de ces grandes maisons où tout roule dignement. Non qu'elle fit la dame, car sa mise restait celle d'une fermière de la montagne : fichu en pointe sur le corsage gainé, et la robe à grosses fronces, relevée en semaine dans ses poches pour mieux vaquer à la besogne.

Tout de suite, elle profita de ce que Grange allait à Saint-Amand où l'appelait une vente de coupe pour lui confier Pauline, leur plus jeune.

— Écoutez ; notre cousine Domaize m'a souvent demandé de les lui envoyer toutes deux passer quelques jours avec ses enfants, mais je garde Anne-Marie qui m'aidera. J'irai chercher Pauline sans faute avant le carême, de peur qu'elle n'embarrasse. Dites-le bien à la cousine, et remerciez-la tant que vous pourrez.

Les choses ainsi arrangées, elle ne quitta plus sa servante ni jour

ni nuit. On essaya de combattre la pleurésie par des tisanes de bourrache. Le curé de Doranges recommanda la vieille au prône, comme on le fait pour les malades. On alla même chercher un médecin à la Chaise-Dieu. Mais rien n'y put et la pauvre trépassa le sixième jour.

L'autre servante, une jeunesse qui n'avait en tête que la danse et les assemblées, prenait déjà de l'ennui à Chenerailles. Après cette mort et l'histoire qu'avait faite la vieille de sa rencontre dans les bois, elle ne serait pas demeurée pour un gage de peut-être cent francs par an ! La maîtresse eut beau lui représenter que la pauvre Toinon n'avait parlé que dans la fièvre, et qu'on est sujet à des illusions au milieu de la brume, cette fille ne voulut rien savoir.

Cependant, le carême, qui était fort bas cette année-là, arrivait. Les Grange se trouvèrent en peine. Elle, il fallait qu'elle s'en allât à Saint-Amand reprendre la petite. Pour rien au monde elle n'aurait voulu paraître sans-gêne à la cousine Domaize. Un moment, elle eut l'idée de s'excuser par un mot de lettre, et de prier son cousin Gaspard, dont les parents étaient aubergistes au même lieu de Saint-Amand, de lui ramener la Pauline. Mais elle n'osa... Elle devait s'en repentir plus de quatre fois, par après.

Quant à Grange, il avait affaire à Ambert : un rendez-vous pris pour un marché de bois qu'il ne pouvait remettre. Il comptait passer en ville avec sa femme et Pauline le dimanche des brandons, où l'on mange les soupes dorées et où l'on saute les fougats, qui sont de beaux grands feux de joie, faits de fagots et de monceaux d'épines.

Le lendemain, on serait à Arlanc pour la foire de la louée, qui tombe, sauf erreur, le lundi après les Cendres. Ce jour-là, ceux qui veulent entrer en condition viennent sur la place. Les filles de service, les solides gaillardes au teint chargé en rouge, on les voit là, assises, une fleur au corsage, qu'elles ôtent dès qu'elles se sont gagées ; les petits bergers avec leur bâton ; les garçons plus forts qui sont pour aller labourer en champs ; ceux de la plaine, beaux morceaux de « droles » bien bâtis, et ceux de la montagne, les Chiveirans de Valcivières, bruns, noueux, trapus, mal tournés quelque peu. Ils sont tous là, attendant un maître, d'un air à la fois avantageux et gauche. La bure grise, couleur de brebis, près de la rase bleue et du cadî couleur de feuille morte. Tout le tapage des marchés qui se font dans le brouhaha des grosses voix et le piétinement des sabots. Les gens qui se retrouvent et s'écrient ; ceux qui se tapent dans les mains pour conclure et vont ensemble boire bouteille. Le pêle-mêle des hommes à large feutre où s'ouvre un chemin celui qui s'en retourne, tirant sa vache par la corde...